

Renaud Camus

Tricks

45 récits

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

I. Walthère Dumas,
vendredi 3 mars 1978.

Il était presque deux heures du matin, le Manhattan allait fermer. J'avais déjà récupéré mes affaires au vestiaire, je cherchais un endroit un peu plus tranquille pour passer mon pull-over et mon blouson. Lui était assis sur la banquette qui est au revers de l'escalier, en haut, c'est-à-dire au rez-de-chaussée. Apparemment, il avait été là longtemps, en tout cas je ne me rappelle pas l'avoir vu en bas. (Si.)

Ce sont ses poignets et ses mains qui m'ont tout de suite excité : couverts de poils noirs, soyeux, jusque sur les doigts. Ses cheveux étaient courts, il avait une moustache très dense, le teint un peu jaune et des yeux qui paraissaient très légèrement bridés. Il portait un pantalon de velours côtelé beige, une chemise à chevrons,

beige tirant sur le vert, un pull-over au col en V, beige lui aussi, et un blouson de toile, noir ou brun très foncé.

Je me suis rhabillé près de lui, puis me suis appuyé au mur juste à côté, comme si j'attendais quelqu'un du bas. Nos coudes se touchaient. Il n'éloignait pas le sien, mais il ne me regardait pas, ou à peine, et il bâillait. Les lumières étaient rallumées, tout le monde sortait. Lui s'est levé, il est sorti. Je l'ai suivi. Il a pris à droite dans la rue des Anglais, et moi aussi derrière lui, bien que mon intention antérieure ait été d'aller faire un tour au square Jean-XXIII. Il marchait lentement, et moi encore plus. Arrivé au boulevard Saint-Germain, il s'est arrêté et retourné, mais pas sur moi, et il est resté immobile à l'angle, regardant du côté de la boîte dont nous sortions tous les deux. J'ai fait quelques pas dans la direction de la rue Saint-Jacques, et je me suis arrêté aussi, à la hauteur d'un banc sur lequel j'ai posé le pied. Lui, lentement, et l'air d'attendre quelqu'un ou quelque chose, est reparti vers la porte du Manhattan, de sorte que je ne le voyais plus. Un type pas mal, un peu trop maigre, avec qui j'ai couché il y a un certain temps et dont j'ai oublié le nom – il fait dans la mode, je crois, et il est tout le temps à Milan – est venu me parler :

– Qu'est-ce que le Manhattan ferait sans toi ?

– Oh, tu exagères, je n'y suis pas tous les soirs, il y a presque une semaine que je n'y avais pas mis les pieds.

– Qu'est-ce que tu as pensé de la soirée de l'autre jour, au Palace ?

– Ce n'était pas mal, plutôt marrant. Grace Jones, un désastre, pourtant, comme toujours.

– Oui, ça on peut dire qu'elle s'est mis toute la salle à dos en cinq minutes... Il faut dire qu'elle avait l'air complètement défoncée, mais ce n'est pas une raison pour se foutre du public à ce point-là.

– Moi, je l'avais vue à New York, au Studio 54, dans la nuit du 1^{er} janvier, elle avait fait un bide monumental. Personne n'applaudissait, il y avait des sifflets de tous les côtés...

L'autre, pendant ce temps, était revenu à l'angle, mais à part un bref coup d'œil, il ne me regardait guère. Je me demandais que faire. X., le garçon de la mode, semblait me draguer, il est plutôt bien, je n'avais pas envie de rentrer seul et il paraissait sûr. L'autre, pas du tout. Ce qui a décidé en faveur du risque, c'est une phrase de X., qui m'a agacé par son agressivité :

– C'est drôle, tu écris, et pourtant tu passes ton temps dans des endroits sans aucun intérêt...

– Quel rapport ?

Et je me suis rapproché de l'inconnu. Il avait alors traversé la rue des Anglais, et il était arrêté sur le trottoir du boulevard, du côté de la place Maubert. Un garçon, qui était à deux ou trois mètres de lui, et que j'avais vaguement envisagé plus tôt, sans encouragement de sa part, m'a soudain adressé la parole :

– Nous avons dansé ensemble, un soir.

– Ah oui, quand ?

– Un mercredi.

– Ah oui, je me souviens...

Mais j'ai continué vers l'inconnu. Cette fois-ci son regard n'a pas évité le mien, il a même souri. Je suis donc allé vers lui :

– C'est drôle, cette sortie.

– Quelle sortie ?

– La sortie du Manhattan. Avant, les gens restaient un moment dans la rue, devant la porte, maintenant ils s'égaillent tout autour, n'arrivent pas à partir, reviennent, font de dernières tentatives, tout le monde se regarde, je trouve ça marrant... Tu as l'air d'avoir sommeil ?

– Oui, je n'ai pas beaucoup dormi depuis quinze jours.

– Trop fait la noce ?

– Non. Il faisait très chaud.

– Pays tropical ?

– Oui.

– Quel genre ?

– Afrique noire.

– Où en Afrique noire ?

– Nigeria.

– Où au Nigeria ?

– Lagos.

– Hum...

– Qu'est ce que tu fais ?

– Quand ?

– Maintenant.

– Je ne sais pas.

– Ça dépend ?

Je ris.

– Exactement.

– Tu veux venir chez moi ?

– Absolument.

Il rit.

– On peut aussi aller dans ma chambre de bonne, si tu veux, mais ce n'est pas très exaltant. On ne peut pas aller chez moi.

- Non, j'aime mieux aller chez moi.
- Moi aussi.
- Tu es en voiture ?
- Non, j'ai hésité à prendre ma bicyclette, mais je suis venu à pied. Où est-ce que tu habites ?
- Dupleix. On va prendre un taxi.
- O.K.

Nous marchons vers la station de taxi, au pied du socle sans statue de la place Maubert. J'apprends qu'il s'appelle Walthère, t.h.è.r.e. Je chantonne.

- Tu as l'air bien gai
- Ouais, je suis vachement content.
- De quoi ?
- D'aller dans le XV^e.
- Oui, c'est bien, le XV

Plusieurs personnes attendent des taxis avant nous, dont le garçon de la mode, qui s'en va en souriant. Les chauffeurs font passer à tous les postulants un examen quant à leur destination, et recalent la plupart :

- Ah non, le Trocadéro, non, moi je rentre sur Vincennes.

Nous convenons que c'est exaspérant. D'ailleurs, Walthère est dans l'ensemble très peu souriant. Pendant le trajet, il ne desserre pratiquement pas les dents. Il dirige le chauffeur avec beaucoup de précision, et nous fait arrêter devant un très grand immeuble moderne, aux formes sinueuses, derrière le Front de Seine. Il n'a que cent francs, pas de monnaie, et je paie donc le taxi, après quoi, malgré mes protestations, il glisse dans ma poche quelques pièces :

- De toute façon, ce n'est pas assez...

D'après l'inscription de sa sonnette, il s'appelle Wal-
thère Dumas.

Il habite un studio, mais très grand. Tout un côté est en
baies vitrées, qui ouvrent, je le verrai au matin, sur un
long et assez large balcon. Les meubles sont rares,
modernes. Rien d'activement laid. Accrochées au mur,
une pièce de tapisserie, indienne probablement, et une
petite peinture naïve, représentant, sous un ciel unifor-
mément bleu, un village d'Amérique latine, avec une
énorme église baroque, blanche.

Il y a aussi une cuisine, pas trop petite, une salle de
bains, très confortable, très nue, et une vaste penderie,
véritable pièce.

- Tu veux quelque chose à boire ?
- Je veux bien de l'eau, oui, ou du Perrier.
- Du Schweppes, du Coca-Cola ?
- Du Schweppes, très bien.
- Avec du whisky, du gin ?
- Non, merci, rien.
- Tu ne fumes pas, tu ne bois pas d'alcool...
- Si, si, quelquefois... Est-ce que je puis me per-
mettre d'enlever mes chaussures, je vous prie ?
- Bien sûr. Tu veux de la musique ?
- Oui.
- Classique ?
- Si tu veux.
- Quoi ?
- Je ne sais pas. Ce que tu veux.

- J'ai surtout des *Requiem*.
- Ah non, pas de *Requiem*, si possible !
- Le *Tè Deum* de Lully ?
- Oui, très bien.
- Tu connais ?
- Non, pas particulièrement, mais je suppose que ça ressemble assez au reste de son œuvre
- Je ne sais pas, je ne connais rien d'autre de lui
- Qu'est-ce que c'est que cette passion des *Requiem* ?
- J'ai décidé de m'intéresser à l'opéra. Alors j'ai pensé que c'était un bon moyen.
- Tiens, drôle d'itinéraire

Je suis assis en tailleur sur le lit. Il vient s'allonger à côté de moi. Nous nous embrassons, dans le cou, puis sur la bouche. J'ai passé la main sous sa chemise. Il est un peu moins poilu que ses poignets ne pourraient le laisser supposer, mais tout de même beaucoup. Je défais les boutons de ses manchettes pour lui caresser les avant-bras, qui sont superbes. Nous bandons l'un et l'autre très bien. Nous sommes allongés l'un contre l'autre. Sa chemise ne se déboutonne pas entièrement, elle ne s'enlève que par-dessus la tête, mais je l'ai assez relevée pour lui lécher la poitrine. Lui m'enlève la mienne. Quand le disque s'achève, nous sommes tous les deux complètement nus. Ses jambes et surtout son cul sont couverts d'un incroyable pelage, noir et long, qui me met dans un état fou.

- Je vais mettre quelque chose que j'aime bien. [...]